

David Khezir

Année Sabb



I

Où David est enfin seul

Enfin seul !

Elle vient de partir, me laissant à ma folie. Je lui ai promis qu'elle resterait présente dans mon esprit jusqu'au bout. J'espère ne pas avoir présumé de mes forces...

En refermant derrière Elle la lourde porte en bois verni, je pestai intérieurement sur le système de fermeture. Il fallait relever la poignée et, depuis le temps, ça coinçait plus qu'autre chose. Il faudrait songer à la changer...

On est le samedi premier avril à 10 heures du matin. C'était l'heure de mon gloubi. Je me le confectionnai rapidement puis allai m'asseoir dans mon fauteuil préféré. En mangeant paisiblement, je repensai aux récents événements qui avaient fait que je me retrouvais ici au lieu d'être au travail.

Un grand « ras le bol » soudain et dévastateur, une tentative désespérée de réussir enfin quelque chose. Presque trente ans de balbutiements à remettre en question. Qu'avais-je fait durant tout ce temps... ? Certains diraient beaucoup, d'autres rien ou si peu.

Un an pour changer cela.

Une année sabbatique comme ils disent.

La tête du patron en m'entendant lui déballer mon sac. Justement, de grands banquets étaient prévus dans les mois à venir et il n'a pas eu l'air d'apprécier le gag. Je m'en moque, du reste, la loi m'y autorise, donc je ne vais quand même pas me gêner, ce serait bien la première fois.

Terminant mon bol, je laissai mon regard errer dans la pièce.

Une maison petite, mais bien agencée, avec piscine et jardin, tout pour me plaire. Pas une seule seconde, l'idée de m'ennuyer durant tout ce temps ne m'effleura l'esprit. Il est vrai que la compagnie des gens ne m'intéresse pas, de toute façon, je suis bien mieux tout seul. En plus, j'ai Tony, mon Terre-Neuve, et il me témoigne bien assez d'affection comme ça.

– A propos, où est-il ce dragueur, encore avec Angéla, la chienne du voisin je parie.

Me relevant, je passai par les baies vitrées dans le jardin pour voir si, par hasard, je ne l'apercevais pas.

– Tony ! Viens ici.

Après l'avoir appelé, je sifflai et aussitôt, il déboula de je ne sais où en passant sous les pourtant compactes rangées de sapins, arrachant pas mal de branches au passage.

Tout est bien fermé, clôturé, mais il trouve toujours le moyen de passer à l'extérieur, il n'est pas comme moi !

– Viens ici mon bon chien !

Je le caressai longuement, jouant dans ses poils ras du plat de la main. Visiblement, il appréciait. Le laissant retourner à ses activités, je rentrai à la maison. Dans la cuisine et le salon, je vérifiai qu'il ne manquait rien, puis grimpai à l'étage. La chambre était bien rangée, le lit fait, mais je comptais sur mes mauvaises habitudes pour mettre le désordre dans tout ça.

Elle, quand je lui avais expliqué ce que je voulais faire, a fait son cinéma et n'a pas été d'accord tout de suite...

– C'est une idée de fou, me lança-t-elle, quand à court d'argument..., il a fallu que je lui fasse comprendre que je n'en pouvais plus et que c'était tout de même mieux que de s'envoyer une balle dans la tête,... elle abandonna. J'étais entièrement d'accord avec elle, je devais être fou, mais en tout cas, lorsque je décide quelque chose, je m'arrange toujours pour parvenir à mes fins.

Je passai dans la salle de bains, histoire de vérifier si par hasard Elle n'avait pas oublié le dentifrice, puis redescendis. En fait, je peux bien l'avouer, je tournais en rond, n'osant pas commencer.

Dans la salle à manger, sur la grande table en chêne où d'ordinaire nous prenions les repas de famille, ce qui arrivait plutôt rarement, j'avais tout installé.

L'ordinateur que Gyl m'avait offert pour Noël m'attendait tranquillement, prêt à s'éclairer à ma

simple demande. C'est un portable, ou portatif, je ne sais, mais il est très chouette, si je puis me permettre de m'exprimer ainsi. Le traitement de texte est plutôt performant et son didacticiel d'un maniement plus que simple. Malgré tout, je préférerais écrire à la main, l'apprentissage s'avérant difficile, je pense plus vite que je ne tape, mais pour la mise en page et le reste, c'est le rêve, surtout avec l'imprimante !

Mais cette fois-ci, de toute façon, ma décision est prise, j'écirai ce livre, mon livre, sur l'ordinateur...

Mes histoires étaient soigneusement rangées à côté, qui, de l'avis unanime de mes proches et des gens qui les avaient lues étaient vraiment intéressantes.

Il a peut-être du talent, s'amusaient-ils à dire, d'où mon cadeau assez coûteux...

Mes cartouches d'encre, mes paquets de feuilles, l'imprimante à vingt-quatre aiguilles, mon dictionnaire encyclopédique et celui des difficultés de la langue française, il fallait bien ça, tout est en place et n'attend plus que moi...

Le siège spécial dactylo est vraiment très confortable, je l'ai testé, mais je n'ose pas m'y asseoir. Pour la première fois de ma vie, je crois bien que j'ai tout bonnement peur d'écrire.

D'ordinaire, je n'y réfléchis même pas, ça vient tout seul, une simple envie, une idée, je m'assois et j'écis.

Rien de plus simple !

– C’est sans doute la chaleur, songeai-je, il faut simplement que je m’y habitue, c’est tout.

Pour un mois d’avril, il faut dire qu’il fait vraiment très chaud, dans les quarante-trois degrés centigrades..., cela doit venir de la couche d’ozone, la pauvre, il paraît que maintenant on dirait une dentelle de Calais, comme celle qui a servi lors de l’inauguration du tunnel sous la manche et résultat, la température s’en ressent.

Au lieu d’avoir mis le pied sur l’île, je dirais à présent que ce sont eux qui ont mis le pied sur le continent. Rien que dans ce lotissement, perdu au fin fond du Finistère sud, qui compte une bonne cinquantaine de maisons, il y a au moins vingt familles anglaises. La preuve, l’autre jour, j’ai été faire un tour au conseil municipal, eh bien, vous me croirez si vous le voulez, mais je n’ai rien compris à ce qui s’y disait car ils parlaient tous anglais, même le Maire.

Si ça continue ainsi, il ne sera plus maire bien longtemps celui-là, ils vont le manger tout cru. Heureusement qu’au village, en bas dans la baie, il reste une poignée d’irréductibles, comme dirait l’autre, mais ils se font vieux et bientôt ils seront remplacés. Je ne connais pas un seul jeune qui voudrait venir s’enterrer dans ce trou alors qu’au jour d’aujourd’hui, tout se passe dans les grandes villes comme Brest et Nantes. Qui plus est, avec la livre à presque deux euros, le fait est qu’ils peuvent s’en offrir

des maisons dans la région.

Ici, vous ne connaissez sûrement pas, c'est « La petite pause », à la Forst-Fouen, entre Kemper et Konk-Kerne, deux hauts lieux touristiques de la Bretagne. Mais si, souvenez-vous, le musée de la pêche dont on a parlé lorsque le dernier pêcheur français a rendu son ultime filet.

Les Anglais et les Espagnols ont finalement eu raison de nous. Nos flottilles ont perdu la guerre du thon, ce qui peut être considéré comme normal quand on voit comment l'Etat français a soutenu ses pêcheurs, un véritable scandale !

Finis le poisson, le fromage et le vin français, vive l'Europe ! Même nos joueurs de football, ils nous les ont piqués ! A présent, ils jouent tous dans de grands clubs européens, et évidemment, puisque nous n'avons plus les moyens, on est obligé d'acheter de mauvais joueurs étrangers pour être au moins les perdants, et non pas les inexistants.

La littérature, que j'ai la faiblesse de considérer comme mon domaine, ne m'en parlez pas, mis à part quelques « Erick.Bruilys », impossible de trouver un livre digne de ce nom. Les mercantiles ont envahi le marché et ne semblent pas prêts de le lâcher...

Nos auteurs, le peu qui restait, sont allés, les traîtres, s'installer dans la mégapole culturelle et il est devenu très difficile de se procurer leurs ouvrages. Pour moi, ça va, je ne m'inquiète pas trop, j'ai prévu le stock.

En un an, je devrais à peine l'entamer, le seul qui m'embête, c'est ce « Bruilys »... ! Il a écrit si peu de livres dans toute sa carrière que je vais rapidement épuiser la veine. Seize ans pour écrire douze livres, je trouve que c'est un peu léger. M'enfin, j'attends le treizième qui devrait sortir prochainement.

En voilà un dont la plume ne brûle pas les doigts lorsqu'il s'arrête d'écrire, au moins ! Pour ma part, il faut que j'écrive en permanence, je ne peux rester plus de trois jours sans ma drogue mais malheureusement, je crois que je me disperse un peu trop...

Je suis capable de travailler sur trois ou quatre histoires en même temps, si ce n'est plus, je n'ai pas encore essayé, mais j'ai peur en agissant de cette manière d'appauvrir mes œuvres. D'où cette décision sans doute excessive mais ô combien attirante !

Un an, un livre...

Je me suis enfermé volontairement pour une année entière afin d'écrire un livre, – en parlant de ça, c'est joli comme prénom « Année » cela dénote un goût certain, sinon un certain goût –, et j'ai bien l'intention de tenir parole.

*

* *

Tout entier dans mes pensées, je continuai mon tour d'inspection et passai dans le garage aménagé en salle de gym... Eh oui, trois cent soixante-cinq jours

sans effort, c'est un peu long, aussi ai-je prévu le vélo stationnaire, les bancs, les poulies, les barres et les poids.

Si je me débrouille bien, je vais sortir de cette expérience musclé comme un professionnel de body-building, ce que j'étais presque il y si peu de temps.

Aujourd'hui, je crois bien que je vais me reposer ! Il faut que je me prépare mentalement..., psychologiquement..., car je n'ai pas commencé, mais quiconque a lu « Monsieur Djian » sait qu'écrire un livre, contrairement à une nouvelle qui s'envole telle un pétale sous la pourtant douce impulsion d'un léger vent d'ouest, c'est faire décoller en s'accrochant au manche tel un mort de faim, la sueur au front et les fesses serrées, un bombardier rempli à ras bord de matières dangereuses et explosives...

*

* *

Je repassai dans le jardin, m'arrêtant un instant sur la terrasse, admirant, les poings sur les hanches et l'hyper lordose accentuée par cette position hautement périlleuse pour mon dos, l'astre de la journée qui se donnait à fond déjà.

« Nous n'avons pas fini de souffrir », pensai-je avant d'aller m'allonger dans un transat où je m'assoupis gentiment, sous la caresse brûlante de ce soleil aussi surprenant qu'efficace, en compagnie du

livre « Les dames de Kemper* », (*de Cyril.Burysek)
les aventures de madame de Berthillier, mon préféré
livre de chevet.

*

* *

Le cri des enfants et les aboiements me tirèrent
sans ménagement de ma torpeur.

– Papa, papa, y a le chien, il est énorme..., PAPA !
Viens vite !

– Tony ! Hurlai-je en me redressant tant mal que
bien, Tony, aux pieds !

Il arriva en deux secondes, la bave aux lèvres et
l'air passablement réjoui.

– Rentre à la maison ! le grondai-je, craignant le
pire...

Immédiatement !

La queue entre les pattes, il s'en fut l'air
faussement penaud et me remettant sur mes jambes,
j'allai jeter un œil curieux par-dessus le portail. Je
n'avais pas la clé et, de toute manière, je n'aurais pas
ouvert, c'est formellement interdit dans mon
règlement intérieur.

Je vis arriver le voisin, un grand type dégingandé,
dans une surprenante tenue de sport jaune fluo.
Comme je pesais près de cent kilos et qu'il m'en
rendait une quarantaine, il perdit subitement son air
énervé et me demanda poliment d'essayer de

surveiller mon chien, qui soi-disant s'attaquait à leur pauvre ballon sans défense et par la même occasion avait faillit s'en prendre à lui.

– Et sans raison apparente ! insista-t-il, je n'ai pas essayé de le toucher, ni rien, vous pouvez m'en croire !

Incapable de me retenir devant son air offusqué, je lui ris au nez tout en lui expliquant entre deux quintes de fous rires qu'il devrait mieux choisir ses tenues car je comprenais tout à fait que mon chien eut pris peur en le voyant arriver dans un tel accoutrement. L'air déconfit, il referma sa bouche qu'il avait grande ouverte, et observa d'un air contrit son vêtement pendant que j'en profitai pour opérer un repli stratégique vers la maison, peu désireux de poursuivre une discussion aussi inintéressante par un temps pareil.

Je me confectionnai rapidement mon repas de midi tout en regardant du coin de l'œil TV 15. Après avoir mangé, ce qui ne me prit que dix minutes, j'allai m'asseoir devant mon ordi et le mis en marche.

Dire que je devrais être à cette heure-ci en train de courir partout dans ma cuisine, à me couper ou me brûler les doigts, à enguirlander les serveurs pour leurs habituelles erreurs de commandes.

Car il faut le savoir..., c'est une vraie guerre que se livrent dans ce métier les cuisiniers, les plongeurs, les chefs de rang, les commis.

Le patron, généralement le chef de cuisine, ou

directeur de restaurant, titre ronflant et honorifique qui ne veut bien sûr strictement rien dire, n'était pas là pour arranger les choses bien au contraire. Il prenait un malin plaisir à aggraver les conflits en y ajoutant son grain de sel, si je peux me permettre d'employer cette image.

Je devrais peut-être écrire un livre sur la restauration, il y a matière à travailler avec les anecdotes que je connais. – Quand on a comme moi passé plus de quinze heures par jour à travailler dans l'enfer d'une cuisine professionnelle, on n'a plus peur de rien. Tous les soi-disant travailleurs, avec leurs trente-cinq heures, leur treizième mois et leurs congés payés, devraient venir faire des stages en hôtellerie avant de se plaindre, ils verraient ce que c'est que travailler.

– Au lieu d'envoyer leurs cadres jouer aux petits soldats dans des forêts ou des sous-sols avec des balles de peinture, les industriels devraient leur faire faire les apprentis dans un restaurant. Les gars reviendraient gonflés à bloc et prêts à tout pour garder leurs places bien confortables et surtout bien rémunérées...

*

* *

Mais je m'égare, car le vrai problème, j'en suis parfaitement conscient, ce n'est certes pas la peur de la feuille blanche, c'est que je ne sais pas comment on

fait, je veux dire, pour écrire un livre. C'est là que le bât blessait... Sans mentir, j'avais déjà écrit nombres d'histoires, de quoi quelques recueils remplirent, mais jamais une œuvre bien longue, maximum trente à cinquante pages. C'est comme cela qu'on commence, paraît-il, je veux bien le croire...

Est-ce si différent, je ne le sais. Pour dire la vérité, je n'avais guère réfléchi à l'écueil avant de le rencontrer...

J'étais persuadé que si je me mettais devant ma chère feuille, le livre coulerait de source et sortirait tout seul ! A présent, le moins que je puisse dire est que je doutais.

Je reposai précautionneusement mon stylo, normal pour un Mont-Blanc – chacun ses valeurs –, qui venait de servir à noter trois quatre idées, rien de bien formidable, et allai me servir une bière. Encore un de mes défauts ça, j'aime bien la bière et l'alcool en général.

Un joli et fin petit cigare de quinze centimètres par-dessus et j'étais le plus heureux des hommes. C'est un peu à cause de ça aussi que je ne suis pas devenu un champion international de culturisme, beaucoup trop d'astreintes pour moi. Je veux bien manger diététique, souffrir comme un damné au club, mais risquer ma vie pour gagner, peu m'en chaut... !

– Je n'arriverai pas à écrire aujourd'hui, mon chien, déclarais-je à Tony qui me regardait, allongé sur sa carpette, aussi décidai-je de passer dans le

garage pour une petite séance de pectoraux, histoire d'éliminer des toxines en transpirant un peu.

*

* *

Plus tard, en me prélassant dans mon bain parfumé, j'attrapai une idée, la trouvant pour le moins intéressante, la tournai et la retournai dans mon esprit, jouant un bon moment avec sans toutefois y attacher une trop grande importance. Dans le doute, pourtant, de peur de la perdre, je saisis un crayon gras pour les yeux qui traînait sur une tablette et sur un sopalin la notai. Il faudra que je songe à lui faire acheter des carnets, histoire de pouvoir prendre des notes lorsque l'inspiration venait.

Dehors, l'air était parfaitement immobile, et pour cause, une haie compacte empêchait efficacement les éléments de sévir, tout en nous préservant de la curiosité des éventuels passants ou voisins. En tenue d'Adam, ma préférée, je sortis pour bronzer et m'étendis sur une serviette de plage. J'arborais déjà quelques couleurs sur le visage et les bras suite à mon exposition matinale, et me protégeais à l'aide d'une crème spécifique, indice cinquante...

*

* *

Depuis l'été dernier, où l'on recensa plus de deux mille brûlés graves rien qu'en France, inutile de vous parler de l'Afrique et de l'équateur, je prenais mes précautions. Grâce aux solariums, je préparais soigneusement ma peau avant chaque saison estivale, ce qui m'évitait à coup sûr de bien mauvaises surprises.

Elle était complètement folle de mon corps, et je dois avouer, en toute honnêteté et modestie, que je n'étais pas mécontent du travail accompli avec Gilles* (*lire L'usin en Ankou : de Cyril Burysek) pendant toute ses années à la salle de Kemper. Oubliés mes soixante kilos d'os et de gras hâve, les femmes ne me jetaient plus de vagues coups d'œil dédaigneux mais suivaient longtemps mon passage, Elle à mon bras me faisant à l'oreille la confidence que loin de lui déplaire, cette situation ne faisait que décupler son attirance naturelle envers ma personne.

Bien sûr, j'avais terriblement souffert pour en arriver là, j'avais du soulever plus de poids en cinq ans et demi que je n'en avais soulevé en vingt. Mais le résultat était là, le miroir me le prouvait tous les matins et j'en étais très fier, guère d'hommes ayant réussi, – pour vous en convaincre il vous suffit de vous rendre la salle de sport la plus proche de chez vous –, à transformer leur corps ou chétif ou gras en pyramide sculptée de muscles. Et surtout en n'ayant auparavant jamais pratiqué le moindre sport avec assiduité, si ce n'est la lecture...

En quelques heures, juste le temps de parcourir quelques chapitres, ma peau prit une teinte foncée du plus bel effet. Il faisait vraiment très beau, très chaud, et préférant ne pas mourir déshydraté, je me vis contraint de me prendre une douche pour me rafraîchir.

L'eau tiède me parut agréablement glacée.

Tony, lorsque je m'occupai à nouveau de lui, avait encore disparu mais je laissai tomber, il retrouvait tout seul le chemin de la maison... Le temps s'écoule si rapidement que je me demande si j'aurai la possibilité de finir à temps mon œuvre, dire que je n'ai même pas écrit une ligne !

Retrouvant mon sopalin, je mis tout en route et, devant le clavier, restai un instant songeur, l'esprit en déroute.

– Il faut que ça sorte ! Murmurai-je, les dents serrées par l'effort.

Péniblement, je tapai une phrase, me trompant presque à chaque mot, mais m'obstinais, refusant de céder à l'appel du plume.

– Il faut que tu y arrives, me morigénai-je, me fouettant mentalement, vas-y !

Petit à petit, le texte avançait, s'étoffait, le débit s'harmonisant sous mes doigts qui dénoués prirent leur rythme de croisière. Les mots puis les phrases se suivaient, coulant docilement sous ma pensée. Les yeux sur l'écran, l'esprit en feu, j'en perdis la notion des choses et en particulier du temps et, en relevant la

tête, je m'aperçus soudainement qu'il était près de neuf heures du soir.

Pas peu fier, je me relus et décidai d'arrêter là pour aujourd'hui.

Je quittai, puis sauvegardai, et éteins l'engin que je recouvris précautionneusement de son cache protecteur.

– Ouf, soufflai-je à voix haute, triomphant... J'ai réussi !

Profitant de l'occasion « c'est pas tous les jours Dimanche », je glissai dans le four une pizza que je dégustai largement arrosée de Lambrusco pour fêter l'événement.

Je n'avais que de grandes bouteilles et c'est légèrement pompette que je m'installai devant la télé. Le samedi soir, à présent, les programmes sont vraiment nuls. Abandonnant ces guignols à leurs tristes sorts, j'enclenchais une cassette vidéo et, détendu, allai préparer le repas de Tony. Dans la cuisine, un mini téléviseur relié par ondes au grand écran me permettait de suivre l'action tout en travaillant...

Les muscles bougeaient sur l'écran, toujours aussi spectaculaires et joliment découpés, mais je trouve qu'Arnold a perdu !

Lorsque j'avais vu Conan, j'avais autrement été impressionné, il faut dire que j'étais bien plus jeune et mince à l'époque mais quand même, depuis qu'il s'occupe avec ses copains de ses restaurants et de